

L'accent n'est pas une farce

Il y a quelques semaines, dans les couloirs de l'Assemblée nationale, Jean-Luc Mélenchon s'agaçait d'une question apparemment embarrassante que lui posait une journaliste sur les enquêtes relatives à ses comptes de campagne. Le député s'esquivaient en imitant la prononciation méridionale de son interlocutrice. L'opportunité était trop belle, et beaucoup s'en sont emparés, de ses adversaires politiques aux journalistes, pour dénoncer le caractère vexatoire d'une telle raillerie et la discrimination linguistique qu'elle impliquait. L'offense était d'autant plus scandaleuse qu'elle était portée par le président du groupe La France insoumise, dont la vocation est de dénoncer les formes de la domination sociale et politique.

C'est là l'ambiguïté de la prise en dérision des accents régionaux, qui, tout en constituant un ressort comique classique, du cinéma à la télévision ou dans les plaisanteries quotidiennes, reste considérée aussi illégitime qu'oppressive. La tradition est ancienne, en particulier dans le théâtre, où elle devient même un genre en soi dans l'Italie de la Renaissance. Dans toutes les villes de la Péninsule, lieux de passage et d'immigration, la moquerie de la langue et de l'accent des étrangers - à cette époque, l'Italie n'est pas unifiée, et l'étranger est celui qui vient d'au-delà de la région - ouvre un répertoire burlesque largement exploité.

commedia dell'arte

Dans la Venise cosmopolite du XVI^e siècle, par exemple, de nombreuses pièces s'amuse de la prononciation des Allemands, des Grecs ou des Bergamasques, en intégrant des répliques en langue étrangère et en transcrivant les accents par l'emploi d'un vocabulaire déformé et incorrect. Les langues se mêlent dans cette Babel méditerranéenne, et les auteurs de théâtre raillent ces sonorités bizarres et ces sabirs incompréhensibles, produisant ainsi une source exceptionnelle pour étudier les voix et les accents, matière éphémère par excellence, et donc difficilement accessible pour l'historien.

La commedia dell'arte, qui apparaît à la même époque, s'inscrit dans cette tradition. Le succès de ce genre théâtral est rapide et s'étend vite à l'ensemble de la Péninsule, avant de se diffuser au-delà, à partir de la fin du XVI^e siècle, et en particulier en France. Les personnages masqués - on les appelle *maschere* en italien - se multiplient au fil du temps et se transforment d'un lieu à l'autre. Pantalone est le vieux marchand vénitien, avare et cupide, Arlecchino (Arlequin) le serviteur agile et un peu tricheur venu de Bergame, Pulcinella (Polichinelle) le valet napolitain, nigaud et charlatan. Et de nombreux autres serviteurs, les zannis, s'ajoutent au répertoire, raillés pour leur accent régional et leur tempérament tantôt balourd, tantôt malicieux, même s'ils sont toujours les plus au fait des ressorts de l'action. Les *maschere* incarnent ainsi des caractères psychologiques et des réalités sociales associés à des appartenances géographiques.

Cette combinaison fonde encore aujourd'hui notre rapport aux accents régionaux. Les nombreux commentateurs de l'épisode Mélenchon ont rappelé les travaux de Pierre Bourdieu (1930-2002) sur la " domination linguistique ", et comment la centralité jacobine française a fait des accents des marqueurs d'une infériorité sociale supposée. Le sociologue devenu professeur au Collège de France évoquait parfois la " honte " qu'il avait ressentie, au début de sa formation, du fait de son accent béarnais.

L'accent ou son absence sont donc bien des masques, qui, en même temps qu'ils définissent l'appartenance ou l'altérité, génèrent de façon plus ou moins explicite des caractères sociaux.

Mais si la comédie enseigne quelque chose, c'est la possibilité qu'elle donne aux acteurs de s'émanciper de cette domination, en jouant des stéréotypes véhiculés. Le serviteur est souvent bien plus malin que son maître, et celui qui tire les ficelles de l'histoire.

Et à relire ces pièces, on mesure combien la question de la discrimination linguistique est plus complexe qu'elle n'y paraît. Car on peut choisir de porter un masque ou de l'enlever, et de rire à son tour de celui qui croit que le masque dit la vérité. Celui qui offense comme celui qui est offensé font finalement partie de la même comédie sociale.